

La montée

Nombreux furent les chroniqueurs à témoigner de cette belle journée où l'on alpe. Nous donnons ci-dessous quelques textes en rapport.

La montée. Nous sommes à la mi-mai. Montera-t-on tôt ou tard cette année ? Question d'importance, car le foin devient rare au fénil. Sera-t-on obligé de faucher aux abords de la ferme pour parfaire l'affouragement des bêtes ? Ce serait dommage.

Voici le 1er juin. L'étable va se vider. Le jeune bétail et l'une des vaches destinée à approvisionner le ménage en lait s'en iront sur les "communs" voisins. Les autres vaches, amodiées pour la saison au père Cantin, s'achemineront vers le Chalet Brûlé, sur le territoire français.

Le troupeau de François Cal se recrute surtout dans la plaine vaudoise. Les bêtes voyagent toute la nuit, à part l'inévitable débridée faite à Molendruz chez la Zazi. La cohorte carillonnante fait son entrée au Sentier à 5 heures du matin. Cat et les paysans accompagnants font halte à l'Hôtel de Ville avant de grimper le Risoud. Les propriétaires Combiens de bétail se joignent au cortège au moment opportun. Les bêtes s'égaillent (gillent selon l'expression du crû). Il faut les ramener sur le bon chemin à grand renfort de coups de fouet et de bâton. Enfin voici le chalet. Les hommes, altérés par la course et les cris poussés, sont rouges comme des pivoines. Malheur à ceux qui à jeun, se précipiteront sur le gros vin rouge.

D'agiles coiffes tuyautées à la bourguignonne s'agitent à la cuisine. Le repas est à point. Il consiste en rôti, pommes de terre, jambon et saucisson à discrétion, sans parler du boire. On compte plusieurs longues tablées où fraternisent gros paysans vaudois, petits cultivateurs combiens et Comtois au parler ailé. Un bonhomme de chez nous, fort intéressé, profite de la semi-obscurité de la pièce pour glisser dans sa poche des tranches de viande. Son voisin, un plaisantin, s'aperçoit de la manœuvre et s'apprête à lui jouer un tour à sa façon. Subrepticement il glisse quelques cuillerées d'épaisse sauce de rôti dans la poche garnie. - Voici l'heure des productions individuelles. Les Combiens en font presque exclusivement les frais. Le paysan (soit l'éleveur de la plaine) se fait tirer l'oreille, il n'y a pas grand chose à en tirer. Les Comtois qui adorent la musique, mais ne la cultivent guère, se contentent d'écouter et d'applaudir. - Vers la fin de l'après-midi, on prend congé du père Cantin et de ses collaborateurs. Une dernière tape amicale aux bêtes et l'on reprend le chemin de la Vallée. Cela ne va pas tout seul, car trop souvent, il faut soutenir par le bras ceux qui ont abusé du jus de la vigne.

Les gosses, cela va de soi, faisaient le vert et le sec pour que le père leur permit de l'accompagner à la "montée". Ces curieuses expéditions m'ont laissé un souvenir aussi vivant qu'indélébile.

LA MONTEE

Nous étions quatre ou cinq à quitter l'école vers les neuf heures, le plus souvent le samedi matin. Guère plus. Déjà la population, qui avait été autrefois essentiellement agricole, se spécialisait et les paysans se faisaient moins nombreux.

Il y avait une de ces excitations ! Des vaches et moutons qui allaient revoir le soleil pour la première fois depuis l'automne ; six mois que ces bêtes étaient ainsi enfermées derrière leurs crèches. Il en sortait donc des écuries qui se cabraient, qui glissaient sur les pierres grasses en écrasant la porte de leur large ventre, et puis qui couraient sauvagement sur la route, devant la maison. Il fallait les retenir jusqu'à ce que l'entier du troupeau soit sorti. On leur avait passé des clochettes. Des ordinaires, car chez nous, ce n'était pas la maison à belles sonnailles dont on lustre les cuirs au cirage les soirs d'hiver ! Les choses à caractère folklorique, superflues mais si sympathiques, faites franchement à la retraite. Bien qu'on ait quand même mis le bouquet sur la plus jolie vache, ou la plus vieille, l'Alouette peut-être, fixé à un botte-à-cul placé entre les cornes où il était attaché.

A cette activité-là, pour l'heure, je m'y mêlais moi aussi. Sans enthousiasme, il faut le dire, plutôt

par obligation, bien que je n'étais tout de même pas insensible à cette agitation extraordinaire qui saisissait le village à l'heure des montées, à la fin du joli mois de mai.

Donc nous tous retenions notre troupeau devant la maison, et puis en route, nous l'emmenions jusque devant chez la grand-mère où le rejoindrait celui à l'oncle Jean venu des Crettêts, et puis que grossirait encore les bêtes du grand-père qui allaient sortir de l'écurie. Ça ferait un sacré troupeau tout de même, ce bétail ainsi rassemblé, l'un des plus grands du village.

Notre grand-mère était sur le perron, qui regardait, avec son tablier bleu à pois. Elle non plus ne se mêlait guère aux choses de l'agriculture. Elle avait comme un ressentiment, aurait-on dit. Fallait-il aller chercher une explication dans son enfance qu'elle avait eu très dure, quand elle allait chercher le lait pour les besoins du ménage jusqu'à la Landoz ? On ne la voyait même pas au chalet par ce grand jour. Elle restait en bas, au village, dans sa grande cuisine. Elle laissait le soin à ses belles-filles de préparer le repas de midi.

Et le troupeau ainsi rassemblé, grossi, s'ébranlait pour aller vers les pâturages de la Muratte. Nous traversons le haut du village. Les gens étaient sur le pas

de leur porte à le regarder passer. Mais nous étions vite plus loin, au Chenailon avec sa haie de sapins rabougris, puis sur la route du Haut des Prés. Les bêtes s'éparpillaient dans les champs, pilaient l'herbe de leurs larges traces. Il fallait sans cesse courir de gauche et de droite pour les ramener parmi les autres. Devant le meneur les hélait en se retournant. Mon oncle Jean peut-être. Nous, les gamins, étions sur les côtés pour les maintenir, ou derrière. Chacun avait son bâton de noisetier, usé à la pointe, embousé sur l'écorce. Il y avait là les petits-fils du grand-père, nous autres, et puis certains garçons du village qui avaient été invités, une ou deux filles, Jacqueline, la Ginette.

La montée est rude par le Haut des Prés cù les Communs. Nous laissions le village derrière, tout là-bas au fond de la vallée si belle pour pénétrer dans cet autre monde des forêts et des pâturages. A gauche nous dépassions le couvert du Chalottet où Millet remisait ses machines.

Plus haut encore, sur les replats, apparaissait le Chalottet, avec son toit rouillé et ses têtes de bois. C'était le remuage où le bétail venait dans trois semaines, quand la première herbe de la lunette aurait été broutée. On avait suivi jusque là, comme on le suivrait encore jusqu'au chalet, le chemin de

terre blanche raviné par les orages et où apparaissaient, dans les rigoles, les plus grosses pierres des fondements. Le chemin neuf, comme ils l'appelaient, et qu'avaient fait autrefois le grand-père et Millet. Il s'enfonçait tout à coup dans la pleine forêt, si sombre après la luminosité des pâturages que Jacqueline avait appelé ce segment le tunnel. Au ressortir, au Chauffour, on en clignait presque des yeux. Mais le troupeau savait que le terme était proche. Quelques minutes encore. Le mur de séparation entre le Chalottet et la Muratte, le clédard, un replat, un virage, et puis voilà, c'était la grande clairière, et le chalet qui la domine de son grand toit pyramidal.

Les vaches s'éparpillaient aussitôt sur le plan et se mettaient à brouter. Certaines, assoiffées, s'étaient approchées du bassin et buvaient à longs traits. D'autres allaient à l'étang où elles s'avreuaient à même la surface. Car il n'est pas profond. Les tritons aux ventres oranges disparaissaient dans la boue qu'elles avaient remuée. Et certaines, les pieds ainsi dans l'eau fraîche, bousaient de tout leur saoul en levant la queue.

Mais plus tard les hommes les attacheraient à l'écurie. Chacune à la place qu'elle occuperait toute la saison d'alpage. Ils leur enlèveraient leurs grosses sonnaillles pour les troquer contre de plus modestes. On

suspendrait ensuite ces belles cloches de la montée à une perche posée sur deux poutres du galetas, en dessus de l'écurie où l'on mettrait aussi les sapins fleuris auxquels nous irions, au coeur de l'inactivité de notre après-midi, enlever les belles roses de papier.

Mais arrivait bientôt midi. A la cuisine les hommes s'étaient assis sur les bancs rustiques au-devant des tables, tout mobilier de bois fait par l'oncle Arthur. Il y avait du feu dans le foyer. La fumée montait dans la grande cheminée. Et sur la table on avait mis des bouteilles et des verres qu'on remplissait de vin rouge. Du montagne. Je croyais fermement, à cet âge-là, que c'était du bon. Je revois des litres vides au corridor de chez la grand-mère, tout contre le mur brun, près de la porte de la chambre arrière, avec leur étiquette, alors que je pensais: ils boivent du bon vin chez la grand-mère. Je confondais un peu avec champagne, pardonnez-moi! Donc ils trinquaient avec ce vin-là, un rouge sans bouquet, d'ûr, râpeux, ce qui pourtant ne semblait personne gêner.

Midi passé, c'était le repas traditionnel de la montée. Quand il faisait beau, les adultes dedans, avec leurs discussions auxquelles nous n'aurions pas pu prendre part; et nous les gamins, dehors, devant le chalet. Deux mondes bien distincts, séparés même par un fossé incommensurable. Macaronnis et rôti de porc.

Le menu immuable. Le tout vite froid dans les grosses assiettes cerclées de bleu ou à gros pois rouges dont la porcelaine épaisse avait jauni.

Et puis après, car nous étions vite fatigués de rester assis à nos tables, alors que les adultes discutaient encore, nous partions voir les tritons à l'étang. Nous aimions à les prendre dans nos mains, ces jolies bêtes venues des plus anciens âges avec leur ventre oranges. Les amis, quels souvenirs!

Plus tard parfois, alors qu'ils en étaient au café dans la grande et sombre cuisine, l'un de nous se glissait dans la cave fraîche où étaient entreposé le vin, en prenait un litre qu'il remettait par l'une des bognettes étroites à un complice du dehors. Ni vu ni connu. Et cette bouteille, nous allions la boire au goulot dans les bois, pas très loin, juste en dehors des regards indiscrets. Mais ce vin était décidément bien rude à nos palais délicats. Comment pouvait-on boire avec plaisir un tel breuvage et ne pas lui préférer cent fois le bon vieux sirop à la grenadine? "Oh! moi, quand je serai grand, plus tard, je ne boirai pas de vin". Voilà ce que chacun de nous pensait peut-être en ce moment-là. Evidemment nous ne connaissons encore rien, et il s'en faudrait de longtemps, des grands crus aux bouquets profonds et subtils!

Nous allions aussi parfois, car c'en était la

saison, à la cueillette du muguet. Là-bas, au devant du chalet, sous les noisetiers qui poussent dans les pierres. Et notre mère et nos tantes en ramenaient des bouquets pleins. J'allais aussi me promener seul dans les forêts immédiates, parmi toutes ces charmantes et délicates fleurs des bois qui poussent dans l'ombre humide des sous-bois. Je n'en savais pas les noms, de ces belles blanches ou roses mêlées de rouge. Je ne les sais toujours pas!

Près du chalet, aux puits et citernes, on avait replacé les balanciers. Pour les essayer, nous puisions l'eau pour remplir les bassins. Descendre la grande perche avec son bidon au bout dans l'eau noire et glacée à la surface de laquelle flottaient quelques feuilles ou débris de bois, la remonter, renverser l'eau dans le bassin, recommencer cinquante fois, telle était cette opération oubliée de nos jours.

Ainsi se passait cette journée pas comme les autres. Là-bas, dans le chalet et sur le pâturage, en cet autre monde carrément. Et plus tard, en fin d'après-midi, nous redescendions à pied au village en traversant les forêts profondes du Chalottet, alors que nos oncles et le berger déjà s'étaient mis à traire.



La Vallée des années 20/30 V 1996

Mai, mousserons, montée; mai, muguet...

Le 19 mai 1935, le triangle ouvrait la route après une grosse chute de neige... Rien de bien nouveau! Mai, dans son début surtout, apporte très (trop!) souvent rebuse et froid; peut-être la nature, dans sa sagesse, veut-elle rappeler que les frimas ont encore un dernier droit à exercer... ultime sursaut de l'hiver, aujourd'hui honni et bafoué, dernier assaut des avis polaires avant l'arrivée définitive des brises aimables? Doucement, petite! La «rebuse des fruitiers» ne nous a pas toujours oubliés; n'a-t-on pas vu bétail et pâtres patienter ou même regagner les fonds au début de juin? Aucun pessimisme dans ces constatations: réalisme, seulement!

Tout de même, mai c'est le «mai», la feuille tendre du foyard qui ouvre et s'expose innocemment, ce sont les pentes qui se garnissent de vert tendre, et le rire clair des hêtres qui gagne peu à peu vers le haut. Bien sûr, il y a les «années noires» (1995, en particulier), ces années où un gel tardif et dur sévit et transforme des hectares de foyards verdoyants en feuillage d'automne... Mais, neuf fois sur dix, le «mai» triomphe, et le vert nouveau gagne peu à peu tout le paysage, mettant du même coup en valeur la robe sombre des sapins. Le «mai» est éclos; on l'avait senti venir, on a guetté la feuillaison des hêtres particulièrement précoces, cette fois, la bonne saison s'installe: le foyard, c'est un peu le calendrier des Combiens!

Mai, c'est aussi les mousserons dans leurs «ronds de sorcières», mousserons de printemps, délicats et savoureux. Avant-hier, abondants dans leurs multiples nids (et très recherchés!), hier, encore relativement présents sur quelques sites privilégiés; aujourd'hui, chassés et tués par la pâture et les engrais, ils survivent dans quelques endroits (trop!) connus, où les amateurs se bousculent dès l'aube pour cueillir ce délice qui embaumera l'omelette de midi. Gamin, je faisais avec ma mère la tournée des quelque quinze ou vingt mousseronnières connues; et malgré une concurrence acharnée, nous rapportions toujours de quoi nous régaler...

Mai, c'est encore la «montée» la grande sortie du bétail enfermé depuis novembre passé. Aujourd'hui, nos paysans lâchent leur bétail début mai, quand ce n'est pas fin avril, sur leurs champs;

cela se révèle juste et favorable. Ma vieille expérience de Combiens-fils-de-paysan m'a fait souvent penser – et même parfois dire – qu'il y a soixante ans on aurait fait interner pour folie furieuse (ou douce...) un agriculteur qui aurait livré ses champs à la pâture au début de mai (la tradition était forte et contraignante); il a fallu que des paysans venus d'ailleurs la bousculent allégrement et, – il faut bien le reconnaître aujourd'hui – justement!

La «montée», c'est surtout et toujours la conduite à l'alpage du bétail qui passera l'été sur une «montagne». Événement majeur autrefois, il l'est resté aujourd'hui, avec beaucoup de différences! La «montée» des années 30, c'était encore du «vrai»; celle d'aujourd'hui sent un peu trop le «folklore». En cinquante ans, le nombre des exploitants a fondu et la «montée» devient de plus en plus une occasion festive de montrer son bétail (quelquefois aux dépens de la circulation routière...) et de réunir une brochette d'amis et de personnalités en vue; ces «chers invités» se gardent bien – en général – d'accompagner le troupeau!

Où es-tu, montée «vraiment nature» des Crêts-à-Châtrons de 1936 (voici soixante ans...), réunion de paysans modestes, assemblés autour du pain et du fromage, sans oublier le «coup de blanc» qui délie les langues et pousse à la chansonnette (alors, Albert, tu vas tout de même nous la chanter, la «ferme des Rosiers»?).

Alors, terminons par le muguet, l'ornement de nos forêts dès fin mai, muguet odorant, qu'il faut «savoir cueillir». Quels bouquets nous en ramènerions! N'ayez crainte, l'espèce n'est pas en voie de disparition. Aujourd'hui encore, l'abondance de cette fleur réjouit tous ses amis; allez en cueillir. Le muguet sent bon, il réjouit la vue; il renouvelle à chaque fois notre joie et notre optimisme!

P.-H. Dépraz

«Nous autres, les gens de soixante ans et plus, devons composer entre hier et aujourd'hui. Les valeurs dans lesquelles nous fûmes élevés n'ont plus cours. Nous avons pris ensemble un coup de vieux» (Marg. Gourgand - «Nous n'irons plus au bois»)

La montée

Au mois de mai, avant la seconde guerre, les vaches ne quittaient l'écurie que pour monter au chalet. On ne les faisait pas pâturer les champs comme aujourd'hui. Dès que l'herbe avait poussé, on sortait la faux et on ramassait l'herbe avec le char, jusqu'à ce que l'on parte à la Muratte.

Jules, homme actif, ne connaissait pas l'oisiveté. En plus de la porcherie dont il s'est occupé jusqu'à quelques jours avant de mourir, il s'aidait à la laiterie et, chaque fois qu'il le pouvait, la Muratte l'appelait pour y dépier des branches et faire des feux.

En outre, le père était un excellent faucheur, comme la plupart de ses congénères d'ailleurs, pour qui la faux était l'outil numéro 1 aux foins. Ainsi, dès que l'on pouvait faucher l'herbe en mai, c'est lui qui se réservait ce travail. Il allait chercher sa faux et sa mollette au galetas, traversait la route et commençait à faucher le Clou (on appelait le clou, le champ situé droit vers la maison).

Habile de ses mains, Jules aurait fait sans doute un bon menuisier. Mais, comme il y avait toujours Arthur le bricoleur, à disposition, à qui l'on confiait toutes les réparations, Jules s'en abstenait.

Le vétérinaire n'étant pas sur place, les paysans du village l'appelaient en cas de nécessité pour planter le trocard à une vache gonfle (le trocard est donc une pointe métallique avec canule, que l'on plante dans la panse de la vache). Courageux, sans panique, il réussissait presque à coup sûr.

Texte, idem pour ci-après de Samuel Rochat, dans Jules de L'Epine, volume premier.

La montée

Une belle journée, cette montée! La veille déjà on y montait en famille. Les femmes nettoyaient le chalet pendant que les hommes mettaient en place les clédars, les pompes et les bassins; plaçaient les liens pour attacher les bêtes. On avait déjà monté le tonneau d'azi, préparé à la laiterie quelques jours avant ("l'azi" était de la cuite qui devenait acide dans le tonneau et qui servait à "trancher", c'est-à-dire à cuire le petit lait après la sortie du fromage en y versant quelques litres "d'azi" pour en extraire le séré. Il ne restait alors plus que la "cuite", résidu pour les cochons).

Le lendemain, grand branle-bas; levés de bonne heure, les fruitiers (vieux nom utilisé pour les bergers) appropriaient les vaches. Les gamins ou les filles apportaient à la grange, les grosses clochettes que l'on avait fait briller les jours précédents.

Grande excitation à l'écurie, les vaches dont l'instinct est un de leurs sens, devinaient que c'était le grand jour et se mettaient à bramer en coeur.

Vers 10 heures, les clochettes pendues aux cous des bêtes, c'était le grand départ. On attendait les 3 vaches à l'oncle William qui débouchaient de la ruelle du Cygne puis on lâchait les nôtres. Un homme devant et voilà le troupeau au pas de course vers le haut du village, le restant de la troupe suivant tant bien que mal. Une fois passé le cimetière, les bêtes se calmaient un peu en montant vers Haut-des-Prés où Emma et Alice, les vieilles filles de la Corne, montaient la garde pour protéger leurs champs contre le piétinement des bêtes.

Le Haut-des-Prés passé, les vaches trouvaient le pâturage mais elles ne s'y arrêtaient pas, sachant parfaitement qu'elles allaient plus haut, à la Muratte. C'est bien sûr les plus anciennes qui étaient devant, conduisant les plus jeunes.

Arrivées au chalet, les vaches du village retrouvaient celles de l'Épine. Commençaient alors les luttes pour désigner la plus forte. De même qu'en Valais avec les vaches d'Hérens, les nôtres du Jura

ont aussi leur reine, mais on y prête moins attention et les combats se passent durant toute la nuit.

On passait alors à table. Par beau temps, les enfants dînaient dehors devant le chalet. Grand-mère et belles-filles servaient le dîner tandis que les hommes discutaient. Le bovairon devait surveiller un peu les vaches.

Après le dîner et un bon café, quelquefois un chant de la pastorale ou un petit discours, les hommes se mettaient à rentrer les bêtes qui retrouvaient leurs places de l'année passée. On échangeait les grosses clochettes contre les petites pour la pâture. Et les discussions recommençaient sur les qualités de la Cerise ou de la Joyeuse et, la fièvre de la montée aidant, on grossissait un peu les prouesses laitières des unes et des autres.

Vers 4 heures, les fruitiers se mettaient déjà à traire. Mais attention, les bêtes excitées donnaient parfois quelques coups de pied. C'était aussi un peu une rivalité entre trayeurs, à celui qui avançait le plus. Pour cela, il fallait des vaches faciles à traire. Pendant ce temps, le bovairon soignait les veaux que l'on avait amené par chars et qui y allaient de leur concert.

Après la traite, on relâchait les vaches qui reprenaient leur va-et-vient et aussi leurs luttes. La plupart des hommes étaient déjà redescendus pour traire leurs bêtes demeurées en bas.

Il y avait donc les vaches chez Jules et celles à Millet de l'Epine. Mais d'autres paysans en avaient aussi 2 ou 3 chacun. L'oncle William dont on a parlé, l'oncle Eugène Meylan du Séchey et aussi James Rochat, dit "Mesi", le voisin de l'Epine.

Le soir descendait sur les carillons des clochettes se perdant à mesure que les vaches s'éloignaient dans le pâturage. Le souper terminait cette première journée, la saison d'alpage avait commencé.

Iconographie

Les photos témoignant de la montée sont nombreuses, dont certaines figurent dans notre rubrique : alpages, chalets et bergers de la Vallée de Joux et environ. En conséquence nous n'en donnerons ici que quelques-unes, et notamment des Charbonnières, village, avec ses deux bistrots, le Café vaudois et le Cygne, constituant le point d'arrêt incontestable quand il s'agissait aux troupeaux venus de la plaine de faire une pose avant que de repartir pour les alpages français d'Outre-Risoud.

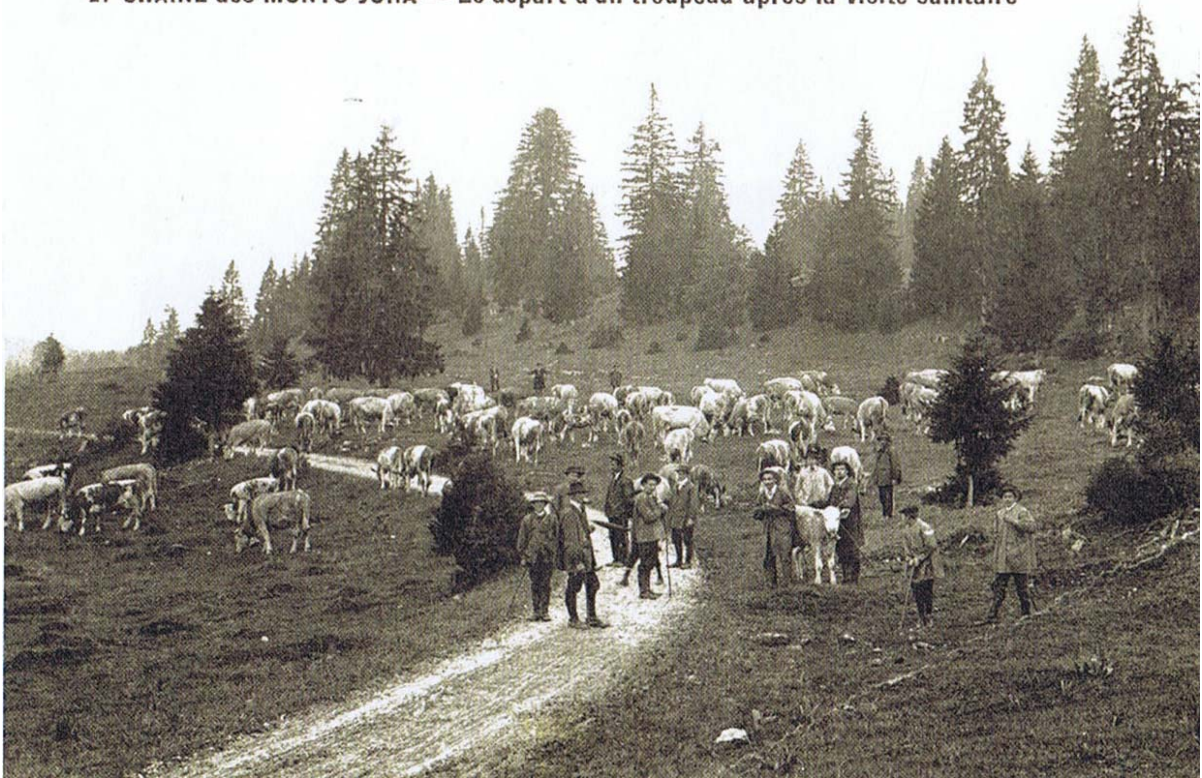


Passage du troupeau aux Crettets.



Sur la Place du Cygne, en attente de partir pour les alpages de la commune ou d'Outre-Risoud.

21 CHAINE des MONTS-JURA — Le départ d'un troupeau après la visite sanitaire



Après le Poteau, sur France, après que l'on ait subi le contrôle frontière.



Petit détour par le Brassus avec Auguste Reymond. Un troupeau à destination peut-être de la Meylan-Dessous.